

—Non, dit le marquis, sans compliment et parole d'honneur, vous êtes le premier pêcheur du monde.

Pandrilie devint cramoisi d'orgueil dans son habit de cérémonie et ne put que s'incliner, tant il était ému.

—Dites-nous, cher monsieur Pandrilie, continua le marquis, feu M. le commandeur, cet excellent parent que nous pleurons encore et que nous pleurerons longtemps n'avait-il pas coutume de porter le fameux diamant au pommeau de son épée ?

Les cohéritiers attendirent la réponse de Pandrilie dans la plus vive anxiété.

—Monsieur le marquis, répondit Pandrilie, le commandeur a porté le diamant de plusieurs manières.

Ces paroles semblèrent soulever les montagnes d'oppressions qui pesaient sur tous les cœurs. Si le commandeur avait porté le diamant de plusieurs manières, c'est que le diamant existait. La chose était évidente pour tout le monde, même pour Bontemps de Saint-Christol, dont l'œil morne et désolé quitta le buisson d'écrevisses pour se reporter avec amour sur les débris de la dinde.

—D'abord, en effet, poursuivit Pandrilie, M. le commandeur portait le diamant à la garde de son épée ; mais quand vint la Révolution, il le fit monter en épingle et en orna sa chemise. Ce fut, du reste, messieurs, une fort belle épingle, car le diamant était de la grosseur d'un œuf.

—Vous voyez bien, messieurs, dit alors Raoul de Maltevert, que le diamant n'est point un mythe.

—Non certes, dit l'aîné des Franquépée ; mais il faut que le commandeur l'ait bien caché, car nous ne pouvons mettre la main dessus.

Le marquis regarda Pandrilie du coin de l'œil, espérant surprendre une émotion quelconque, si rapide qu'elle pût être, dans le jeu de sa physionomie ; mais la physionomie de Pandrilie exprimait cette naïveté railleuse, ce côté bonhomme et jovial qui voilent si bien la pensée du paysan bourguignon ou morvandiau.

La figure de Pandrilie semblait dire aux cohéritiers.

—Ah ! messieurs, croyez bien que si M. le commandeur m'avait indiqué sa cachette, il y a longtemps que le diamant n'y serait plus !

—J'aimerais mieux, s'écria M. le chevalier Arthur de la Barillère, qui était un lecteur de romans passionné et qui priait au plus haut degré M. Ducray-Duménil, un romancier qui brillait alors comme un météore dans le ciel poétique impérial ; j'aimerais mieux, messieurs, découvrir une mine d'or, une caverne perdue dans les bois, un souterrain dont l'issue serait masquée par un panneau de boiserie tournant sur des gonds invisibles, que ce diamant microscopique.

Au mot de souterrain, deux hommes avaient tressailli dans la salle, et ces deux hommes s'étaient involontairement regardés. C'était Pandrilie et Raoul de Maltevert.

Le vicomte avait attaché sur l'intendant un regard clair, et l'intendant, pris à l'improviste, avait laissé deviner chez lui une émotion.

—Oh ! oh ! avait pensé Raoul sur-le-champ, le bonhomme est dans le secret.

Cependant, M. le chevalier Arthur de la Barillère, dont l'imagination était pleine encore des noires aventures et des malheurs sans nombre des *Orphelins du hameau*, était fort loin de présumer qu'entre le diamant et le souterrain il y eût le moindre rapport ; et MM. les cohéritiers n'y songèrent point davantage.

Pandrilie, pour se remettre de son trouble, s'était dirigé vers une grande armoire en chêne sculpté qui ornait le fond de la salle à manger et qui était destinée à la desserte.

Il ouvrit cette armoire et parut y chercher des flacons de liqueur des fles destinés aux convives.

—A propos de souterrain, messieurs, disait en ce moment le marquis de Nosphéac, savez-vous bien que nous sommes ici dans un manoir qui a soutenu un siège ?

—Sans doute, dirent à la fois le chevalier Arthur et l'aîné des Franquépée.

—Oui, messieurs, et Montmorin était alors hérissé de remparts, semé d'oubliettes et de souterrains. L'un d'eux même, je l'ai ouï dire...

Raoul tressaillit et écouta avidement le marquis.

—L'un d'eux, poursuivit le marquis, avait même son entrée, je ne sais plus dans quelle salle, du reste, derrière un bahut. Quand on tournait la clef du bahut trois fois, le fond pivotait avec la porte et démasquait le souterrain dont apparaissaient alors les premières marches...

A ces mots, Pandrilie tressaillit et ferma vivement la porte de la grande armoire. Cette précipitation échappa à tout le monde, excepté à Raoul qui le regarda vivement.

Les yeux du jeune homme et de l'intendant se rencontrèrent, et Pandrilie pâlit légèrement.

—Ah ! ah ! pensa Raoul, j'ai donc enfin le secret tout entier, le souterrain est là, caché derrière cette armoire que Pandrilie a refermée avec la précipitation jalouse d'un avare qui voit découvrir le lieu où il a enfoui son trésor... Le diamant est à moi !

MM. les cohéritiers cherchaient le diamant depuis un mois, ils en rêvaient nuit et jour, et il n'était pas de coin dans le château qu'ils n'eussent bouleversé. Eh bien, ni le mot de souterrain, ni la description de l'ingénieux bahut n'éveillèrent chez eux cette pensée du reste bien naturelle : "Si le diamant était enfoui dans les souterrains ?" Tant il est vrai que les gens qui cherchent passent sans cesse à côté de l'objet qu'ils vont quérir bien loin et qui, pour nous servir d'une expression populaire, leur crève ordinairement les yeux.

Pandrilie avait, du reste, repris sur-le-champ sa physionomie indifférente ; mais Raoul en savait assez maintenant, et il attendait son frère avec impatience pour lui faire part de sa découverte.

—Enfin ! murmura-t-il au fond de son âme, ô ma pauvre fleur fanée, ô mon talisman, je vais donc te payer ton prix...

—Hé ! hé ! se disait en même temps le digne intendant, hé ! hé ! cher monsieur Pandrilie, vous n'êtes en réalité qu'un imbécile et un maroufle, car voici que le jeune drôle est sur la piste du diamant !... Vous avez rougi comme une belle fille, vieux butor !

X

Nous avons laissé la comtesse assise dans la grotte, au bord du Cousin, levant tout à coup les yeux, apercevant Hector de Maltevert et poussant un cri d'effroi.

Le comte répondit à ce cri par un éclat de rire moqueur où semblait percer son sinistre projet ; et madame Durand, épouvantée, ferma les yeux, comme si elle eût roulé au fond d'un abîme dont elle eût craint de mesurer la profondeur du regard.

—Mon Dieu ! belle cousine, dit Hector raillant toujours, aurais-je troublé votre rêverie ?

Et le comte s'assit sur l'extrémité du tronc d'arbre, le seul chemin par lequel elle eût pu fuir, lui coupant ainsi toute retraite. Certes, madame Durand avait compris sur-le-champ l'imminence du danger. Ils étaient seuls, seuls en un lieu sauvage et isolé du reste du monde, au bord d'un torrent dont les sourdes clameurs domineraient ses cris, sans armes pour se défendre, en présence d'un homme qu'elle avait froissé, foulé aux pieds, traité comme le dernier des misérables.

Et cet homme l'aimait !

C'est à dire qu'il lui avait voué cet attachement sauvage, emporté, furieux, de l'homme qui veut triompher à tout prix ; que, sûr de son mépris et de sa haine, il était décidé d'avance à fouler sous ses pieds toute retenue, à se rira de son désespoir, à essuyer ses larmes de rage avec un frénétique baiser.

Elle comprit tout cela et s'écria :

—Ah ! je sais perdue !

—Tudieu ! ma belle cousine, exclama le comte raillant toujours, et toujours calme et courtois, quel vilain rêve avez-vous donc fait au bord de ce torrent, que vous jetiez ainsi ces exclamations d'épouvante ?